

KAROL GORSKI

LE RÉVEIL RELIGIEUX EN POLOGNE
AU XIX^e SIÈCLE
L'ÉMIGRATION POLONAISE EN FRANCE
ET L'ÉGLISE CATHOLIQUE 1831-1840

EXTRAIT DES MELANGES ANDRE LATREILLE,
AUDIN, LYON, 1972



627514
K. 271/90

LE RÉVEIL RELIGIEUX EN POLOGNE AU XIX^e SIÈCLE

L'ÉMIGRATION POLONAISE EN FRANCE ET L'ÉGLISE CATHOLIQUE 1831-1840

La fin du XVIII^e et les premières années du XIX^e siècle virent en Pologne l'apogée du rationalisme et une décadence profonde de la vie religieuse. Les partages du pays eurent pour conséquence l'installation des régimes protestant ou orthodoxe dans la Pologne Prussienne et dans les vastes territoires, annexés par la Russie. Certes, ces régimes étaient confessionnels plutôt de nom que de fait, car le rationalisme y apportait une tendance d'indifférence tolérante, adoucissant parfois les profondes inimitiés, héritées du passé. La Pologne autrichienne subissait un régime catholique de nom, josphiste de fait qui y faisait des ravages obscurs dans la vie des ordres religieux. Dans la vie religieuse partout la tendance régnante du siècle, l'ascétisme se conjugua avec le moralisme déclamatoire, professé par les régimes des gouvernements qui empiétaient de plus en plus sur le domaine propre à l'Eglise. Partout on supprimait les couvents, peut-être avec plus d'égards même sous le régime de la Prusse protestante et de la Russie orthodoxe que sous celui de l'Autriche. Et partout la jeune génération se détournait de l'Eglise.

L'époque napoléonienne fut pour la nation polonaise, privée d'un état indépendant, un temps d'espérance, de transports d'enthousiasme, de déceptions douloureuses, d'hécatombes de morts. On adorait Napoléon, on cherchait à se concilier sa faveur. Il ne restait pas de place pour une opposition, serait-elle d'ordre religieux. La seule congrégation fervente et active, celle des Rédemptoristes à Varsovie eut à souffrir une persécution. Saint Clément Hofbauer (Dworzak) développait depuis les dernières années du règne de Stanislas Auguste Poniatowski une activité missionnaire dans la capitale du pays qui portait des fruits inattendus. En 1808 sous le régime du Grand-Duché de Varsovie, établi par Napoléon, les Rédemptoristes furent dénoncés au maréchal Davout comme suspects de propagande étrangère. Ils furent déportés et l'on organisa un banquet maçonnique pour fêter leur expulsion. Personne n'éleva la voix pour protester.

Après la chute de Napoléon le Congrès de Vienne attribua les deux tiers du Grand-Duché de Varsovie à l'empereur de Russie qui érigea un Royaume de Pologne sous un régime constitutionnel (1815).

Dans le nouveau royaume, comme dans la Pologne prussienne (Posnanie, Prusse Occidentale) et dans la Pologne autrichienne (Galicie) les changements de régime et les guerres n'eurent aucune répercussion sur la politique religieuse. Le gouvernement du Royaume de Pologne procéda à la suppression de plusieurs abbayes pour doter les nouveaux évêchés, en Pologne prussienne et autrichienne. Dans les parties du pays soumises directement à la Russie, on supprimait les couvents au fur et à mesure. Les grands séminaires, contrôlés par l'état et les facultés de théologie ne comptaient pas parmi les professeurs d'auteurs de livres, qui auraient développé des idées originales. On traduisait ou l'on remaniait des manuels autrichiens, plus rarement français. L'épiscopat intimidé et peu fervent (à peu d'exceptions près) restait passif. Dans le Royaume de Pologne le code Napoléon avait introduit les mariages civils, ce qui suscitait des questions de conscience chez les femmes catholiques qui ne pouvaient pas obtenir de leurs conjoints la bénédiction sacramentelle de leur union. Le clergé des paroisses fermait les yeux sur les mœurs des nobles, qui exerçaient le droit de patronage sur les églises, pourvu qu'ils fréquentent les offices. En Posnanie l'archevêque Dunin ouvrait un bal par une polonaise qu'il dansait avec une abbesse de l'ordre de Cîteaux. En Pologne autrichienne les dominicains fréquentaient les bals, habillés d'une redingote noire et chamarrée. Partout les trônes affaiblis cherchaient l'appui de l'autel et les rationalistes vieillissants voulaient ranimer le sentiment religieux des masses en professant l'idéalisme philosophique comme celui de Kant. Mais les jeunes ne les suivaient pas. L'influence des prêtres français émigrés pendant la révolution se manifestait rarement, surtout dans le domaine de l'éducation de la jeunesse aristocratique qui puisait chez eux l'horreur de la révolution et le dégoût des idées nouvelles. Mais en général, la jeunesse professait justement les idées de la Révolution et aspirait à la liberté.

Ce n'est qu'après la chute de la révolution nationale de Varsovie du 29 novembre 1830 et l'émigration en masse de l'armée, du gouvernement national et du personnel politique en France (1831) que débuta un renouveau religieux en Pologne. Sous le coup des malheurs qui frappèrent la nation polonaise et en opposition au rationalisme que les émigrés rencontrèrent en France, ils cherchèrent à s'approcher des milieux catholiques libéraux. Cette évolution apparaît surtout dans les notes autobiographiques de Bogdan Janski (1807-1840), personnalité qui exerça une influence profonde sur ses contemporains et qui fut l'un des principaux ouvriers de la renaissance religieuse. Ses notes manuscrites (archives des Ressurrectionnistes à Rome) sont à la base de notre article.

Janski était né de parents nobles peu riches (son père tenait à bail un bien national). La vie de famille n'était pas exemplaire et en 1818 les parents se séparèrent et le père avec ses trois fils alla habiter chez des cousins. Un mot dans les notes éclaire la situation : « la misère ».

En 1824 mourait « la mère bien-aimée ». Bogdan fréquentait l'école secondaire dirigée par les Bénédictins à Pultusk. Il y perdit la foi vers l'âge de 14 ans. Quand même il garda un bon souvenir des moines et après sa conversion, dans des moments de nostalgie, il pensait à se faire bénédictin. En 1824 il passa son baccalauréat et partit pour Varsovie. Il s'inscrivit pour un cours d'administration de trois ans et gagna sa vie en donnant des leçons. Il se fit remarquer par les professeurs, surtout l'économiste Skarbek le protégea et le ministre des finances, le prince Lubecki décida de l'envoyer en France et en Angleterre pour une bourse d'études et de lui confier à son retour la chaire d'économie politique dans la future Ecole Polytechnique de Varsovie qu'on était en train d'ériger.

Janski était durant ses études un athée plutôt militant. Dans la suite il cherchait une humiliation amère dans les souvenirs de ses débauches et de ses extravagances dans le goût de l'époque (il buvait du vin dans un crâne humain). Il avait honte de ses compagnons de Varsovie quand il les rencontrait à Paris après l'échec de la Révolution. Mais n'anticipons pas.

Janski, romantique qu'il était, rencontra à la veille de son départ pour la France une ancienne compagne d'enfance, devenue fille publique. Pour la sauver, il l'épousa le jour de son départ et la laissa à Varsovie chez des parents. Il semble qu'il lui envoyait de l'argent épargné de sa bourse. D'ailleurs, il disait dans la suite qu'elle le dégoûtait.

Arrivé à Paris (1828), Janski continua de vivre dans la débauche jusqu'au moment où il se lia avec les Saint-Simoniens (1830). Dès lors il mit tout son zèle à connaître et adopter leurs doctrines et il se prévalait d'avoir été le premier étranger admis dans leurs rangs. En même temps il passait par une profonde transformation spirituelle en répudiant son passé pour adopter la nouvelle doctrine qui n'exigeait pas la pénitence, mais seulement faisait changer le mode de vie. Il écrivait :

15 novembre 1830

« Je veux vivre dans le temple du grand Dieu, je dois y appeler après moi toute l'humanité — dans le temple de Dieu qui est tout. Je vais y trouver tout ce que j'aimais de plus délicieux, ce que je pensais de plus vrai, ce que je voulais faire de plus beau — et tous mes sentiments sont assouvis, ma pensée et mon activité vivifiées, unifiées. Donc paix au passé, puisqu'il fit naître un si bel avenir ».

Il semble bien étrange de voir justement la doctrine Saint-Simonienne se conjuguer avec un réveil religieux et moral. Mais tel est le fait. Les « pères » Saint-Simoniens de Janski, du même âge que lui, durent exercer une influence décisive sur le jeune Polonais. C'étaient Carnot et « D », et on lui faisait des remontrances d'ordre moral. :

5 avril 1830 soir

« J'ai passé quelques heures à la conversation avec Rueben — pendant dîner et après assez bien — il a commencé à me préoccuper la pensée de mon indolence et de ma plus généreuse ambition du passé. Mais le premier des étrangers je suis entré à la doctrine — et réellement, quelles idées, quels projets gigantesques, quel feu m'animaient-ils, mais à côté de cela, et comme la condition de ma flexibilité, de ma perfectibilité, une espèce de faiblesse morale, qui me faisait de ne pas dominer les circonstances qui m'entouraient, les hommes avec lesquels j'avais des relations — et de là le mécontentement de nos actions accomplies, de plus en plus grande hauteur de celles que je me proposais à accomplir — de là baissement de mon activité, cette rêveuse ambition — de là l'abysse du criticisme et du sensualisme dans lequel je suis tombé — de là les fautes et les remords continuels — la grandeur des désirs et la nullité des actes. Aujourd'hui tout est changé, je bénis mon passé — je m'en donne plein d'enthousiasme et de puissance vers l'avenir — calme, espérance, vie. Si je sens tout le bonheur de ma vie d'avenir pourrais-je ne pas bénir celle du passé ? » (texte écrit par Janski en français).

On peut penser que Janski fut admis au IV^e ou au III^e degré de la « doctrine » (en comptant d'en haut). Il était employé à des études économiques et il passait ses matériaux au « père » Guérault qui les utilisait dans ses cours sur l'industrie.

En octobre 1830 Janski partait pour Londres. A côté de ses études il avait été chargé de propager la doctrine dans les milieux anglais et surtout d'entrer en contact avec Owen. Janski, âgé alors de 23 ans s'efforçait de se hausser au niveau de ses interlocuteurs plus âgés que lui et avait des remords de conscience dans la suite :

18 novembre 1830

« A 8 h. chez Burke. J'y ai rencontré M. Neate. Conversation sur les derniers événements en France, sur le changement du gouvernement, sur l'organisation sociale, sur le caractère de notre époque, sur l'état de la classe ouvrière, en particulier en Angleterre. Ces questions n'étaient pas présentées en bon ordre, ni avec la précision nécessaire — l'état de mon esprit n'était pas le meilleur — dont il résulta que nous ne sommes pas arrivés à aucun résultat décisif — excepté que j'ai bavardé sur ce qu'il ne fallait pas dire et probablement on me considère être un *rêveur, esprit inquiet*, sans éducation convenable » (traduit du polonais, les mots soulignés en français).

Mais somme toute, il fréquentait des personnes éminentes ou des jeunes qui dans la suite devaient acquérir la célébrité : John Stuart-Mill, Hayward, avec lequel il visitait les prisons pour dettes, de Morgan, le futur chartiste Thomas Cooper. Il eut une discussion publique avec Owen qui protestait qu'il était « a practical man » et promettait de prendre contact avec les Saint-Simoniens de France. Il semble que Janski avait gagné des sympathies plutôt parmi les dames que parmi les hommes. D'ailleurs la seule recrue qu'il gagna à Londres était un Polonais, Barcinski qu'il reçut dans la « doctrine ». Dans la suite, rentré à Varsovie, Barcinski devint inspecteur d'un gymnase et publia un manuel de comptabilité. C'était une personnalité insignifiante.

La nouvelle de la révolution du 29 novembre 1830 à Varsovie parvint à Londres au début de décembre. Janski courut à Paris pour s'y heurter à l'hostilité des Saint-Simoniens qui désapprouvaient l'insurrection polonaise et professaient l'internationalisme. Janski déchiré entre leurs conseils et l'amour de la patrie, resta à Paris. Après l'échec de l'insurrection il apprit la mort de son père, enrôlé comme volontaire et de plusieurs de ses parents. L'un de ses frères émigra. Janski refusa de rentrer en Pologne sous le régime tsariste. Il resta dans la misère jusqu'au moment où ses amis obtinrent pour lui une petite pension. Il collaborait à la *Revue Européenne* dirigée par Carnot. Il n'envoyait plus rien à sa femme qui reprit sa profession honteuse. Janski sentait toujours les remords de conscience d'avoir négligé le devoir de combattre pour la patrie, devoir accompli jusqu'à la fin par son père. En même temps la désagrégation du Saint-Simonisme jetait le doute sur la « doctrine ». Janski à un moment semble s'être prononcé pour Enfantin, car il acheta son portrait. Mais dans la suite, il en vint à décrire la débandade dans une lettre à Victor Courtet :

« ... Rodriguez tout en se croyant pape fait exclusivement de l'agiotage, Cazeaux travaille à la marine, Charton aux travaux publics, etc... Depuis la mort de Bazard ceux qui l'entouraient, Dugied, St-Chéron, Fuster, Bannet ne peuvent jamais prendre initiative. Une quinzaine d'industriels, entre autres Plaix, Caboche se proposent d'aller au printemps prochain en Amérique et là fonder une colonie industrielle. Delaporte est devenu carliste de la « Gazette », d'autres républicains, d'autres bambocheurs, d'autres indifférents, etc... Tout est en ruine, en poussière. Buchez seul reste debout... » (texte écrit en français par Janski).

Dans une autre lettre, destinée à Crellin à Londres, il écrivait :

« Quel changement dans nos opinions réformatrices, dans nos grandes espérances depuis nos dernières lettres, depuis que nous nous sommes vus ! Et de quelles erreurs ai-je eu le malheur d'être auprès de vous l'interprète ! Ces erreurs furent cependant mêlées avec assez de vérités, elles m'ont procuré

la connaissance de tant de cœurs généreux à Londres parmi les coopérateurs et ici, que je n'ose pas regretter tout-à-fait de les avoir professées, — et Vous êtes, j'espère, assez persuadé de ma bonne foi et des motifs, qui m'avaient fait St-Simonien, pour que Vous me pardonniez tout ce que j'ai fait parmi Vous en St-Simonien » (texte écrit en français par Janski).

Ayant abandonné le Saint-Simonisme il se rapproche des catholiques libéraux. En 1832 il pensait fonder un parti « catholique néochrétien polonais » (le mot « néochrétien » est un héritage du Saint-Simonisme), il avait des « projets catholiques libéraux », comme le disent ses notes. Il se lia avec Burgaud des Marets qui devait faire la traduction française des écrits du grand poète polonais Adam Mickiewicz. Il écrivait dans la suite qu'à partir de la fin de 1832 il avait une foi complète dans la vérité catholique, mais qu'il continuait sa vie déréglée. Il se disait « mystique jusqu'à l'extase » et « froid jusqu'à l'indifférence ». La foi qu'il avait retrouvée devait l'amener dans le cercle du grand poète, Mickiewicz. Mickiewicz avait subi une persécution lors du procès intenté aux étudiants de l'université de Wilno par la police tsariste. Il fut exilé à St-Petersbourg. Revenu à la foi durant le procès il entra en relations avec des milieux occultistes et lisait les écrits des mystiques protestants (Jakob Boehme). Ayant pu quitter la Russie il passa après l'échec de la révolution de 1830 en France. Mickiewicz, catholique fervent, ne connaissait pas cependant la mystique catholique qu'on négligeait dans les milieux ecclésiastiques. A Paris il s'était lié avec Montalembert et Lacordaire, il connaissait Lamennais. Il fonda un cercle religieux, celui des « Frères Unis » qui fut à l'origine du renouveau catholique en Pologne (1834). Mickiewicz sentait la nécessité de fonder un nouvel ordre religieux et en passant en revue les membres du cercle, il s'arrêta sur Janski « C'est Janski qui va le fonder ». Celui-ci n'était pas du nombre des fondateurs du cercle, car l'appartenance était conditionnée par une confession et une communion. Janski se confessait depuis le 24 novembre des péchés de sa vie et le confesseur rigoriste ne lui donna l'absolution que dans les premiers jours de janvier. Il communia le 11 janvier 1835. À présent, reçu membre du cercle de Mickiewicz (1835) il fonda en 1836 sa « maisonnette », mi-monastère, mi-phalanstère à Paris. Il y accueillait les épaves humaines de l'émigration polonaise. Ainsi vit-il venir un jeune Saint-Simonien, traqué par la police, le futur père Pierre Semenenko, et un carbonaro repentant, le futur Père Kaysiewicz. Ayant deviné chez eux une vocation pour le sacerdoce, il les envoya à Saint-Sulpice, ensuite à Rome. Lui-même — homme marié, dont « le mariage avait brisé la grandeur », comme il avouait — il se consacra au service des autres. Sa santé, minée par la phtysie, défaillait — et il alla à Rome, où ses disciples l'attendaient (1840). Ce fut Mgr Falloux qui dit la messe au chevet du mourant et lui administra l'extrême-onction. En 1842 la Congrégation des Résurrectionnistes était fondée à Rome. Elle allait jouer durant 40 ans un rôle de premier ordre dans la vie religieuse des Polonais. Les Résurrectionnistes prenaient la défense de la foi, s'intéres-

saient à l'éducation des femmes et participaient à la fondation de trois ordres féminins, voués à cette tâche. Leur sens des réalités sociales leur fit propager la haute valeur de la communauté de paroisse. Ils étaient ouverts au problème de l'union des églises et entretenaient des relations avec des Russes catholiques et orthodoxes, comme le grand écrivain Gogol. Ils se lancèrent en Bulgarie en y fondant des missions et collaboraient avec les Lazaristes français. Ils pensaient à faire venir en Pologne les Frères des Ecoles Chrétiennes. Ils entretenaient des relations suivies avec les milieux catholiques libéraux et leur fournissaient des matériaux sur la Pologne et la politique religieuse du régime tsariste. Ils le faisaient par l'entremise de leurs « frères laïcs ». Ces « frères » n'étaient pas nombreux, mais c'étaient des personnalités très marquées. L'un d'eux Jan Kozmian fonda une revue catholique à Poznan (*Przegląd Poznański, Revue de Poznan*) qui subsista environ vingt ans ; un autre dirigeait en Galicie des périodiques pour les paysans et inaugurait des organisations économiques. Ainsi, la fondation de la Congrégation des Résurrectionnistes n'entrava pas l'activité des laïcs.

Mickiewicz s'était séparé d'eux sous l'influence d'un « Maître » venu de la Lithuanie, Andrzej Towianski, mystique et messianiste. Comme Mickiewicz, il croyait à une mission spéciale de la Pologne qui devait devenir le messie des nations par ses souffrances et sa résurrection future : d'où le nom de messianisme qui désigne cette doctrine (1841). Le réveil religieux, lancé naguère par Mickiewicz se scinda en un courant orthodoxe et un groupe messianiste en marge de l'église. Nous n'avons pas à faire ici l'étude de ce problème, auquel dernièrement M. Zussini a consacré une étude de grand intérêt. Les Résurrectionnistes luttèrent contre l'influence de Towianski, que Mickiewicz abandonna, sans toutefois revenir dans l'ambiance de la Congrégation.

Les catholiques polonais de l'émigration adoptèrent une attitude pleine de méfiance envers les projets d'un parti catholique, lancés par les conservateurs, dont le chef était le prince Adam Czartoryski (L'Hôtel Lambert). Ils préféraient exercer leur influence sur tous les groupes dont les rivalités déchiraient l'émigration polonaise. En fait, leur influence est sensible dans tout le développement ultérieur du mouvement religieux en Pologne au XIX^e siècle.

Il semble, que le réveil religieux en Pologne se manifeste au début en dehors des doctrines et des systèmes d'idéologie. Janski professait le Saint-Simonisme qui était en principe un système rationaliste et dont le fondateur était un athée : lui et ses contemporains avaient su le concilier avec leurs aspirations religieuses. L'étape suivante pouvait les mener à abandonner cette religion assez nébuleuse pour adopter la foi catholique. Il semble qu'il faut chercher les sources de ce réveil religieux de la génération du romantisme en dehors des systèmes d'idées, et le bagage de sensibilité que les convertis portaient avec eux laisse deviner une partie des conditions psychologiques accompagnant l'abandon du

rationalisme. Dans la suite, ils attachaient de plus en plus d'importance au problème de la foi, de sa pureté et de la défense de ses dogmes. Tout devait dépendre de la foi, de sa pureté et de son intégrité, — et quand même la charité passait un peu au deuxième plan. Et il semble que c'est le trait dominant de ce catholicisme régénéré tel qu'il nous apparaît dans son développement surprenant et splendide dans la deuxième moitié du XIX^e siècle.

Karol GÓRSKI,
Université Copernic,
Thorun.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

Pour Janski, il y a en langue polonaise une biographie ancienne de E. CALLIER, *Bogdan Janski*. Poznan, 1876 et une autre plus ample, insérée dans les deux premiers volumes de P. SMOLIKOWSKI, *Historia Zgromadzenia Zmartwychwstania Panskiego (Histoire de la Congrégation de la Résurrection du Seigneur)*, vol. I-IV, Krakow, 1893, où l'auteur fournit un matériel inédit très riche. Karol GORSKI, *Religijnosc Bogdana Janskiego przed nawrocceniem (La religion de Bogdan Janski avant sa conversion)* dans la revue *Nasza Przeszlosc*, vol. X, Krakow 1959 où l'auteur de cet article donne les références aux sources et à la littérature en langue polonaise.

En français : Karol GORSKI, « l'Histoire de la spiritualité polonaise » dans : *Le millénaire du catholicisme en Pologne*, Lublin 1969, p. 332-336.

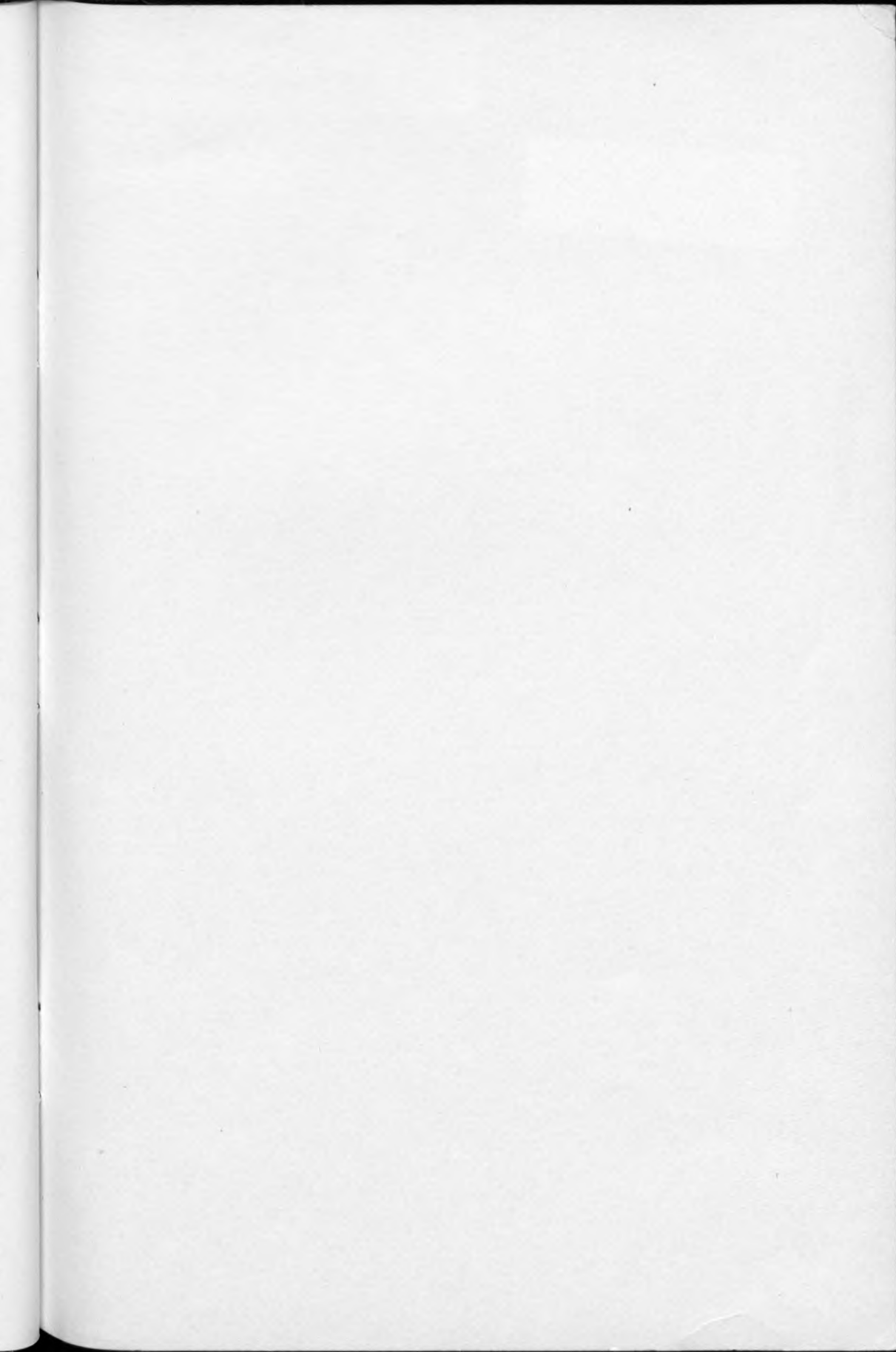
Pour Towianski, outre une énorme littérature polonaise, concernant son influence sur Mickiewicz, voir : Alessandro ZUSSINI, *Andrzej Towianski, un riformatore Polacco in Italia*, Bologne 1970.

Biblioteka Główna UMK



300045059406





Biblioteka
Główna
UMK Toruń

627514

Biblioteka Główna UMK



300045059406